



TOM SALLER

LA DANSE
DE
MARTHA

ROMAN



CHARLESTON

TOM SALLER

LA DANSE DE MARTHA

Début des années 1920.

La jeune Martha quitte sa petite ville de Pologne de l'est pour s'inscrire au Bauhaus, l'école d'art récemment créée à Weimar. Un nouveau monde pour cette jeune paysanne plongée du jour au lendemain au cœur de la création et de la modernité de l'entre-deux guerres. S'ouvre alors une période de liberté folle pour la jeune femme. Mais, quand les nazis arrivent au pouvoir, l'école ferme ses portes et Martha rentre chez elle, avec pour seuls bagages son journal et... un bébé, sa fille Hedi. Alors que la guerre touche à sa fin et que l'espoir renaît, Martha disparaît brutalement.

Plus d'un demi-siècle plus tard, un journal intime contenant des esquisses d'artistes célèbres du Bauhaus fait sensation chez *Sotheby's*, à New York. Est-ce enfin l'occasion pour la famille de Martha de retrouver sa trace et de dénouer les secrets du passé ?

Une saga renversante au cœur du Bauhaus. Une femme courageuse et fascinante confrontée à un siècle d'hommes, de guerre et de crimes.

« UN ROMAN MAGNIFIQUE
QUI NOUS APPROCHE DE L'ESPRIT
LIBERTAIRE DU BAUHAUS. »

Westdeutsche Allgemeine Zeitung

Traduit de l'allemand par Isabelle Liber

ISBN : 978-2-36812-528-1



9 782368 125281

22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Raphaëlle Faguer

Image : *Portrait de Madame de Saint Gaudens*,

Louis Buisseret © ADAGP, Paris 2020.



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« J'ai aimé ce roman qui mêle plein d'émotions. Les mots avec lesquels Martha décrit la musique m'ont beaucoup parlé. Je pouvais presque entendre les sons décrits par les formes de Martha, et l'imaginai évoluer sur la piste de danse. C'est un roman touchant qui raconte le destin d'une femme qui tente de s'émanciper et de faire vivre ses rêves, avec singularité et passion. »

Debora, de @debora.moloc

« Une histoire de femme, d'art, de guerre et de secrets, qui ravira les amateurs de romans historiques. Un roman que j'ai lu d'une traite tant il m'a tenue en haleine. »

Soraya, de @soraya_bouquine

« Une œuvre unique en son genre, à la fois roman historique passionnant, journal de bord artistique et portrait de femme poignant. Si vous vous intéressez à l'histoire de l'art, nul doute que ce roman très bien documenté, qui nous plonge au sein du petit monde de l'art moderne, vous ravira ! L'incroyable destin de Martha recèle bien des surprises, jusqu'aux toutes dernières pages. »

Lise, de @douceur_de_lire

« Entre fiction et réalité, Tom Saller livre ici un magnifique roman sur le Bauhaus ainsi que sur la montée du nazisme en Allemagne. Passionnant, addictif, instructif. À lire absolument ! »

Hélène, de @lespetiteslecturesdhelene

« C'est un livre assez surprenant. J'ai été contente de le découvrir et de lever le voile sur les secrets de Martha ! »

Marie, de @leslecturesdeknut

« Pour les amateurs d'art et d'histoire, ce roman est une petite merveille. Un véritable hymne à la liberté artistique, à la liberté d'aimer, à la liberté de vivre. Un roman qui séduit par son intensité et sa force libertaire dans une Allemagne du début du xx^e siècle en proie à toutes les barbaries et les interdits. Magnifique ! »

Aurélie, de @aurelivres57

« Une lecture qui m'a charmée par le secret de famille et les révélationes qui nous sont faites petit à petit. »
Laure, de @liseusehyperfertile

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,
rendez-vous sur
www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LA DANSE DE MARTHA

Titre original : *Wenn Martha Tanzt*
© by Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin.
Publié en 2018 par List Verlag
Traduit de l'allemand par Isabelle Liber
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-528-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Tom Saller

LA DANSE DE MARTHA

Roman

Traduit de l'allemand par Isabelle Liber



*À mes parents,
ma sœur
et
à Hedi*

*Le passé n'est jamais mort.
Il n'est même pas passé.*
William Faulkner

NEW YORK
(2001)

C'EST BIZARRE. Dans quelques minutes, je serai millionnaire. Multimillionnaire. Mais personne n'a l'air de s'y intéresser plus que ça – depuis que je suis arrivé chez Sotheby's, on dirait que je suis invisible.

Le prix de départ est fixé à trente millions de dollars. Une somme aussi loin de moi que l'espoir d'une relation stable. À des années-lumière, donc. Mais assez en phase avec l'état nébuleux dans lequel je me trouve depuis ce matin, depuis mon arrivée à New York.

En quittant l'aéroport, quand le chauffeur de taxi s'est engagé sur le pont de Brooklyn, on se serait cru dans la scène d'ouverture d'un film américain. Plus l'extraordinaire panorama de Manhattan se rapprochait, plus les immeubles et les façades des bâtiments semblaient partir à l'assaut du ciel, s'imposant et grandissant jusqu'à masquer toute trace de bleu, et il m'aurait fallu risquer un torticolis pour apercevoir autre chose que du verre et du béton.

Autour de moi défilaient les rues encaissées, emplies de taxis jaunes et de masses ondoyantes. Les gens avançaient, leur gobelet de café à la main. Personne ne se contentait de marcher : tous paraissaient terriblement déterminés, en chemin *vers* quelque part.

L'idée m'a alors soudain traversé l'esprit de faire demi-tour. De sauter dans le prochain avion pour l'Allemagne et d'oublier toute cette histoire.

C'est plutôt mon père qui aurait dû être ici, à ma place, mais il s'est défilé :

— Tu es plus près, alors c'est toi qui y vas !

Une preuve de confiance ? Ou peut-être plutôt l'expression d'une peur bien dissimulée envers le vaste monde ?

À vrai dire, je ne suis pas vraiment à mon aise non plus. C'est la première fois que je quitte l'Europe. New York, c'est peut-être tout simplement trop pour moi. Comme toute cette affaire, d'ailleurs.

L'avenir le dira.

D'une manière ou d'une autre.

J'ai grandi dans un milieu tout à fait normal, quoi qu'on entende par là. Mon père est agent bancaire, ma mère enseignante.

C'est certain, un peu plus d'éclat côté origines ne ferait pas de mal, mais on ne choisit pas. Après ses études de médecine, ma sœur aînée s'est installée en Suisse. Maintenant, elle a un poste de médecin assistant dans un hôpital cantonal. Je ne dis pas que j'ai toujours été dans son ombre, mais il faut avouer que vivre aux côtés d'une lumière n'est pas toujours simple.

La maison de mes parents est un pavillon tout ce qu'il y a de plus années 1970. Un cube blanc construit sur une butte, dans l'un des beaux quartiers de la ville. À l'origine, nous étions cinq à y habiter. Mes parents, ma sœur, Oma et moi. Oma est ma grand-mère, la mère de mon père. C'était une femme vive, qui aimait parler mais, au dernier moment, portait toujours la main à sa bouche comme si elle n'était pas autorisée à évoquer certaines choses. Sa fuite de Poméranie, par exemple. Et ce qui s'est passé autrefois sur le *Wilhelm-Gustloff*.

Il n'y a pas eu de grand-père, du moins pas au sens classique. La légende familiale raconte qu'Oma est tombée enceinte dans un camp de réfugiés, au Danemark. Peu après, avant même la naissance de mon père, mon grand-père serait mort de la tuberculose. Destin de guerre. Ou plutôt : destin d'après-guerre.

Rien de bon dans les deux cas.

Mère célibataire aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, et étrangère dans son propre pays, Oma n'a pas eu la vie facile. Encore moins comme réfugiée protestante dans une petite ville catholique de Rhénanie. Mais par le passé déjà, à Türow, elle avait dû apprendre à aborder le changement avec prudence.

Et dans la douleur.

Enfants, ma sœur et moi passions la matinée chez ma grand-mère pendant que nos parents travaillaient. Quand ma mère rentrait de l'école, après le déjeuner, nous changeons d'étage. Oma avait au rez-de-chaussée de notre maison un petit appartement qui n'avait pas la même odeur que le nôtre, à l'étage au-dessus. Peut-être à cause de ce qu'elle nous préparait à déjeuner. De drôles de plats avec de drôles de noms : pain crotté, teurgoule aux cerises, rutabagas ou matefaims. À l'étage, il y avait plutôt de la pizza, du poulet pané et des raviolis. Voilà les souvenirs que j'ai du début des années 1980. Du moins sur le plan culinaire.

Oma jouait souvent aux cartes avec nous – au rami, à la canasta et au huit américain. Mais sa préférence allait au skat. Elle disait que c'était de famille. À l'âge de six ou sept ans, ma sœur et moi pouvions reconnaître un « Grand » sans problème. Jouer et gagner ne faisaient qu'un. Une sorte de superpouvoir isolé, j'imagine.

Dans les conversations entre ma grand-mère et ma sœur, le passé revenait souvent – l'enfance d'Oma et le mystère de ses origines. Martha, sa mère, ne lui a jamais dit qui était son père.

Pendant ce temps, je me plongeais dans mes bandes dessinées. Les vieilles histoires ne m'intéressaient pas. Maintenant je le regrette.

Et pas qu'un peu. Maintenant, Oma n'est plus là.

Elle est morte l'année passée, et c'est comme ça que tout a commencé. Si je suis ici, à New York, loin de tout ce que je connais, c'est pour elle.

Je suis pour ainsi dire son émissaire. Et celui de Martha. Une femme – mon arrière-grand-mère – que je vois

surtout comme une jeune fille. À cause de son journal intime.

Cette femme qui, un jour, a tout simplement disparu.

Ici, dans les locaux étonnamment sobres de Sotheby's, j'ai la même impression que ce matin dans les rues de Manhattan. Tout le monde est occupé, personne ne semble être venu pour le plaisir. Jamais je ne me suis senti aussi peu à ma place. Mâchoires serrées, poignée de main vigoureuse, des hommes qui sentent l'argent sont penchés sur les écrans de leurs BlackBerry ou de leurs Palm. À leurs côtés, des créatures aux allures de top-modèles, jambes longues et fines – d'une beauté déjà presque irréelle. Là encore, on pourrait se croire en plein tournage d'un film américain. Sauf que le rôle principal serait une belle erreur de casting. Le rôle principal, c'est moi.

En prêtant l'oreille aux conversations, je reconnais en plus de l'anglais d'autres langues – espagnol, français, italien. Quelques bribes d'allemand. Et aussi une langue asiatique ; du japonais, je suppose.

Mes propres compétences linguistiques sont plutôt limitées, ce que je dois surtout à ma paresse au lycée. À mon arrivée à l'aéroport JFK, notre avocat m'attendait dans le hall et, avant de me mettre dans un taxi, il m'a dit : « *Have a whale of a time* » ; il avait quant à lui un autre rendez-vous. *Have a whale of a time*. En fait, ça n'avait rien à voir avec une baleine.

Ce tout premier voyage aux États-Unis, c'est à cause de la famille. Des ayants droit, plus précisément. Parce qu'ils ont engagé un procès. Droits d'auteur, patrimoine culturel, restitution – que sais-je. Si ça ne tenait qu'à moi, ils n'auraient pas eu besoin de se donner tant de peine. Je leur aurais versé leur part de mon plein gré. Elle leur revient. Mais apparemment, un avocat perspicace leur a conseillé de faire négocier cette affaire sur le territoire américain et selon le droit applicable aux États-Unis, histoire d'en tirer le maximum.

À l'issue de l'enchère, je renoncerais donc à un tiers du prix au marteau, comme l'exige le jugement. Cela étant, même si dans quelques minutes, l'enchère ne dépassait pas le prix de départ, il resterait quand même une somme complètement aberrante.

À vrai dire, cet argent, je m'en fiche. Vraiment. De toute façon, il n'est à ma sœur et moi qu'indirectement. C'est mon père le créancier légal. J'ai trouvé le journal intime de Martha dans les affaires de ma grand-mère paternelle, sa mère. C'est donc lui l'héritier.

De fait, il ne m'est pas difficile de dire adieu à une fortune que je n'ai de toute façon jamais possédée et dont j'ai peine à concevoir l'ampleur.

Ce qui me semble bien plus difficile, c'est de dire adieu à l'histoire. À Martha, Otto et tous les autres. Jusqu'à présent ils étaient à moi. À moi seul.

Leurs parcours, leurs pensées et leurs émois.

Leurs petits et leurs grands secrets.

Des mois durant, j'ai décortiqué les notes de Martha. Encore et encore. J'ai fait des recherches sur les noms, les lieux et les dates ; j'ai consulté des cartes sur Internet jusqu'à en avoir les yeux qui brûlent. J'ai compulsé des livres d'histoire et des ouvrages d'art, je me suis renseigné sur les particularités régionales. J'ai tenté d'appréhender ce qu'avait été *son monde*.

Et puis je me suis mis à écrire. Comme un forcené.

Il ne m'a pas été facile d'écrire le début car il n'y en a pas. Les notes de Martha commencent en plein milieu. Alors je l'ai inventé.

J'ai inventé le début.

Je ne pouvais pas faire autrement. Je n'avais pas le choix.

La vie de Martha m'a subjugué, ému, elle m'a fait asseoir à mon bureau devant une page blanche et mis un stylo dans la main. C'est pour Martha que j'ai interrompu mes études de lettres, c'est pour elle que j'ai fait de son histoire la mienne.

Parce que c'est ce qu'elle est.

Mais ai-je le droit de m'emparer ainsi de la vie de mon arrière-grand-mère, d'en *imaginer* tout simplement le début ? Le prélude, à Törnów ?

Évidemment, je veux faire renaître de leurs cendres les expériences de Martha et les gens qui y sont liés. D'un coup sec, lever le voile de l'oubli. Surtout à cause du drame qui s'est joué pendant la fuite.

Mais il y a peut-être aussi en jeu des motifs plus égoïstes, la volonté de me trouver des racines. Justement moi, qui jusqu'à présent me fichais bien de mes origines, de l'histoire familiale et du passé. Avec Martha, cet éclat qui manquait est soudain entré dans ma vie, comme une occasion de – je ne sais comment dire – d'aborder les choses autrement ? De m'écarter un peu du chemin tracé par avance ?

La voix énergique d'un employé de Sotheby's m'interrompt dans mes rêveries. On nous invite à rejoindre la salle des enchères et à prendre place.

Quand je franchis la porte, mon regard se pose sur le pupitre du commissaire-priseur, un peu plus haut que la taille. Un verre d'eau. Un élégant marteau brun. À côté, sur une console, le journal de Martha. Un bien de plusieurs millions. Surgi du passé. Un témoignage unique – et son « bonus » audacieux.

Le cahier est ouvert en son milieu et présenté sur un support incliné. Un projecteur l'inonde d'une lumière blanche. Tout le monde peut le voir.

Une ombre s'allonge.

TÜRNOW
(1900-1919)

CENT ANS, C'EST UNE LONGUE PÉRIODE. Une période dont la durée ne varie pas d'un siècle à l'autre. Certains prétendent pourtant que le siècle passé, le XX^e siècle, a été bien plus long. Comment aurait-il pu sinon contenir tant d'événements ?

Nous sommes en 1900. Thomas Mann travaille à son premier roman. En été, l'empereur Guillaume II tient à Bremerhaven son tristement célèbre « discours des Huns » : « Aucun pardon ne sera accordé ! » Grâce à Felix Hoffmann, on connaît déjà l'aspirine.

Trois ans plus tard, Walter Gropius commencera ses études d'architecture à l'université technique de Munich – études qu'il abandonnera bientôt.

À Türrnow, Martha voit le jour. À l'étage, dans la chambre à coucher de la grande maison. En bas, Otto fait signe aux musiciens. Hasard ou non – la venue au monde de Martha se joue sur une mesure à trois temps.

Pas une marche militaire.

Ce sera pour plus tard.

Voilà la rivière. Et le pont qui l'enjambe. La brume se dissipe, la maison apparaît. Ses contours se révèlent peu à peu, en douceur, une strate après l'autre. Sans bruit, les voiles moirés glissent à terre.

Une brise légère enfle les rideaux de la chambre à coucher.

Martha est allongée dans son berceau, les yeux grands ouverts. Telle une nouvelle pièce de monnaie brillante, offerte au monde. Qui lui donnera son relief ? Qu'est-ce qui définira sa valeur ?

Elfriede est venue lui donner le sein. Le parfum du lait et de l'amour maternel flotte dans la pièce.

Le berceau oscille lentement d'un côté et de l'autre.

De gauche à droite.

De droite à gauche.

Comme mû par la main d'une fée.

La musique emplit la maison.

De tout temps, on l'a appelée la *grande* maison. Avec vaillance, elle affronte le monde. Deux douzaines d'hommes et de femmes y vivent, à l'abri de ses murs comme d'une forteresse.

Surtout des hommes. Seulement quelques femmes.

Deux enfants.

Un garçon. Et une fille.

Martha.

Tout ou presque dépend des gens de la région, de l'argent qu'ils ont. Des occasions. De leur humeur.

Les musiciens ne jouent pas sans raison. Et certainement pas sans rétribution. L'ensemble musical est comme un organisme vivant. Dynamique. Toujours en mouvement, même quand il est immobile. Il n'y a rien qui dure – sauf la musique. Elle est vivace. Enracinée dans chaque époque.

Otto dit : « Quand aucune musique ne parvient plus aux oreilles des gens, c'est qu'ils sont morts. » Et c'est vrai.

Même si les enterrements sont une source de revenus majeure pour son orchestre.

— Elfriede, quand est-ce qu'on mange ?

La voix d'Otto est bien celle d'un chef d'orchestre, elle vrombit comme une timbale, résonne comme un trombone.

Les trompettes de Jéricho ne sont jamais loin.

Son épouse lève les yeux au ciel sans impatience. Elle lance :

— On mange quand la casserole est sur la table, comme toujours, à midi pile !

La casserole, c'est peu dire. On devrait plutôt parler d'une grosse marmite. Il y a de la purée de pommes de terre au babeurre. C'est copieux et nourrissant. Et bon marché, en plus.

À ce moment, plus de vingt musiciens sont en formation, logés et nourris chez les Wetzlaff. S'y ajoutent la bonne, le valet, Martha, Otto et Elfriede. Et Petit Heinz.

Petit Heinz est le premier-né. Il est mort quelques jours après la naissance. Avant le retour de couches. Méningite, c'est ce qu'a dit le médecin.

Pour Martha, il est toujours assis à table avec eux.

Mais il ne mange pas beaucoup.

Que ressent la mère dont l'enfant n'est plus ? Un enfant qu'elle n'a pas perdu au cours de la grossesse, mais porté en elle, contre son cœur, pendant deux cent quatre-vingts jours et nuits sans fin. Un enfant qui a vu la lumière de ce monde et ne peut la supporter.

Peau brûlée, petit corps brûlant.

Elfriede n'est tombée enceinte qu'après quatre années de mariage. L'un des rares sujets sur lequel Otto se tait obstinément.

Le ventre et les seins se sont arrondis, ses joues ont rosé.
Sa chevelure brille comme brille la châtaigne.

Jamais Elfriede n'avait été aussi belle.

À sa naissance, Petit Heinz a les mêmes traits délicats que sa mère. Mais son corps et son visage sont sans couleur. À la fin, quand son sang s'enflamme, sa peau se teinte de rose.

La vie de Petit Heinz s'éteint en silence comme s'épuise une chandelle. Pendant trois jours, elle répand sa douce lumière. Et puis c'est fini. Il s'en va sans un bruit, sans éclat – sans avoir pleuré une seule fois.

Les larmes d'Elfriede, au contraire, sont intarissables.

Jusqu'au jour où elle retombe enceinte.

Un an exactement après la mort de Petit Heinz.

Scène familière à la table du dîner. Otto dit :

— Elfriede, ressers donc notre maigrichon. Ses voyages l'ont fait fondre.

D'une main calme, Elfriede prend l'assiette de Wolfgang et la remplit à nouveau. Lui, dont les yeux affamés n'oseraient jamais demander quoi que ce soit.

Plus tard, quand ils sont seuls, Martha demande :

— Quand est-ce que tu es parti en voyage ?

Elle ne va pas encore à l'école, elle est incapable d'imaginer avoir été un jour sans lui. Dans son souvenir, Wolfgang a toujours été là, il a toujours habité la grande maison.

Pensif, il la dévisage, si longtemps qu'elle pense qu'il a oublié la question.

Mais il ne l'oublie pas.

Wolfgang répond :

— Avant ta naissance, je suis allé chez les danseuses de Bali et j'ai écouté les tambours de Kyoto. Je suis monté sur une haute montagne pour entendre le son du cor des Alpes et j'ai frotté les cordes du *morin khuur* des Mongoles, avec leur manche orné d'une tête de cheval en bois.

Pour Martha, tous ces noms sont inconnus. Ils ne l'intéressent pas. C'est Wolfgang qui l'intéresse.

— Pourquoi est-ce que tu es allé là-bas ?

— J'ai suivi la musique.

— Tu l'as trouvée ?

À nouveau, Wolfgang l'observe un long moment ; cette fois avec le regard du promeneur qui a longtemps erré avant d'atteindre finalement son but.

— En revenant de l'est, je suis passé par Törnów. J'avais soif, et j'ai fait halte à la fontaine, sur la place du marché. Les femmes puisaient de l'eau avec leurs seaux. J'ai suivi l'une d'elles.

— Pourquoi ?

— Elle pleurait.

Martha plisse le front.

— Mais qu'est-ce que ça a à voir avec la musique ?

— J'ai suivi la femme depuis la place du marché jusqu'ici, jusqu'à la grande maison. C'est une mélodie sombre qui m'a guidé.

— L'orchestre jouait ?

— Non. À la fontaine déjà, je l'avais perçue, cette mélodie sombre. Elfriede était en deuil. À cause de Petit Heinz.

Le plancher poussiéreux dans la salle de répétition, l'odeur du cuir des chaussures et le nom des différents instruments – ce sont ses premiers souvenirs. Tel un petit animal, Martha se faufile à quatre pattes entre les jambes des musiciens et les pieds de leurs pupitres.

Tout à coup, la voilà saisie par la taille et soulevée dans les airs. La lumière change, la vue est soudain dégagée. Elle aperçoit Otto, la baguette à la main. Devant lui, deux douzaines d'hommes avec leurs instruments. Derrière elle, quelqu'un dont le souffle lui caresse la nuque. Wolfgang. C'est toujours Wolfgang. Confiante, elle se blottit contre lui.